

Ne pas trop déranger, tel est le secret du « Gaudinosaire »

DOSSIER RÉALISÉ PAR ALAIN LÉAUTHIER - REPORTAGE PHOTO : OLIVIER MONGE / MYOP POUR « MARIANNE »



Chômage, paupérisation, la deuxième ville de France est à la traîne de ses rivales du sud de l'Europe. Pourtant, Jean-Claude Gaudin pourrait bien briguer un quatrième mandat. Un dernier tour de piste ?

Durer, un verbe comme profession de foi et, hélas, ajoutent ses adversaires, comme seul véritable programme. Le mot compte assurément parmi les préférés de Jean-Claude Gaudin, maire de Marseille, sénateur des Bouches-du-Rhône, président du groupe UMP au Sénat et parallèlement du Comité de liaison de la majorité présidentielle : ne rayez aucune mention, chacune contribue utilement au bonheur d'un des derniers « monstres » de la vie politique française...

Le « Gaudinosaire », son surnom, revendique haut et fort un demi-siècle de vie politique, commencée en 1965 quand Gaston Defferre, modèle absolu, en fit le benjamin de son conseil municipal socialo-centriste. Le 27 mai dernier, dans le vaste bureau de

« Mon souci est de garder la ville à droite », assure l'édile. « En vérité, il n'a jamais pensé qu'à lui », tranche un « ami ».

l'hôtel de ville occupé sans interruption pendant trente-trois ans par ce même Defferre, Gaudin fait du Gaudin, forçant l'accent et tirant sur la veine pagnolesque qu'il sert immuablement à ses interlocuteurs : « Eh oui, cher monsieur, je tiens la barre et je la tiens bien, je dure et je les emmerde tous ! » Sous

les habits successifs du CNL, de l'UDF et de l'UMP, il a engrangé les titres de notable, en veux-tu en voilà. Une carrière « à l'ancienne », survivance d'une époque où le cumul des mandats ne constituait pas un handicap, encore moins une faute, mais, croyait-on, la garantie d'une attention plus soutenue pour la cité de l'Élu.

Au fil du temps, le natif de Mazargues, quartier sud de Marseille, a éliminé les uns après les autres tous ceux qui pouvaient lui faire de l'ombre dans la droite locale. Et, aujourd'hui encore, il tient à distance respectable les prétendants plus jeunes, tel son ancien premier adjoint Renaud Muselier, baptisé cruellement « le Petit », qui n'en finit pas de ronger son frein. « Mon souci, mon obsession même, est de garder la ville à droite. Dans l'intérêt des Marseillais, car, moi, j'ai eu tous les honneurs... » plaide Jean-Claude Gaudin. « En vérité, il s'en fout et n'a jamais pensé qu'à lui », tranche un élu de son camp, sous couvert d'un total anonymat. Injuste ? « Superinjuste, dit Nora Preziosi, son adjointe déléguée à l'action familiale et aux droits des femmes. Moi, je l'aime, car cet homme est la générosité même. »

Un « tueur » jovial

Ah, Gaudin, le « brave Gaudin », réputé gros mangeur, ennemi du sport comme Churchill, revendiquant sa ville comme unique maîtresse, ancien prof d'histoire chez les maristes mais pas vraiment grenouille de bénitier, hyper-affectif, si convivial, si fidèle, si épouvanté à l'idée de causer du tort à quiconque, allié ou adversaire. Voilà pour le portrait touchant qu'en dressent les amis de trente ans, tous membres de sa garde rapprochée, placés à la mai-

rie ou dans des institutions périphériques. En politique ? Un authentique « tueur » sous l'apparence d'un Fernandel bonhomme claquant la bise aux vieilles dames avec autant de métier que Jacques Chirac. « La cuisine politique est sa passion, grince le député UMP Guy Teissier, entré en »

Réussites

Tourisme

Quatre millions de touristes en 2010, dont 800 000 croisiéristes. A défaut d'avoir vraiment changé la ville, l'équipe Gaudin a incontestablement amélioré son image à l'étranger. Mais rien n'est acquis dans ce domaine. Les infrastructures, notamment dans le domaine très lucratif des congrès, font encore défaut, malgré la construction de nombreux nouveaux hôtels. Tout comme la définition d'une politique de développement durable de la filière.

Les zones franches

De l'avis général, il s'agit du principal legs à Marseille du ministre de l'Aménagement du territoire et de la Ville que fut Gaudin entre 1995 et 1997. Dans les quartiers défavorisés du nord de la ville, les zones franches ont permis la création de plusieurs milliers d'emplois.

2013, capitale européenne de la culture

Gaudin n'en a pas eu l'idée, mais il a bien accompagné le processus et, surtout, arraché le soutien de l'Élysée. Le risque ? Un fiasco, comme Avignon 2000. L'objectif : faire mieux que Lille, où c'est surtout la popularité de Martine Aubry qui a été boostée. Vu l'état de la ville, une réussite apporterait la bouffée d'optimisme dont tout le monde a bien besoin.

Musiques

Des salles manquent, mais pas la créativité ni la variété des sons qu'on peut régulièrement y entendre : électro, rap, hip-hop, jazz, world music. Et beaucoup, beaucoup de reggae. Gaudin soutient certaines initiatives comme le très pointu festival Marsatac, même s'il répugne à offrir des moyens logistiques durables.

Population

Après être tombée à moins de 800 000 habitants, Marseille en a récupéré près de 50 000 en moins d'une décennie, en partie grâce à de « l'immigration intérieure ». La mairie y voit le signe d'une nouvelle attractivité. Mais les intégrations ratées se multiplient.



Lors de l'inauguration du tramway, le 24 mai dernier. Mis en service en juin, il n'a que peu de chances d'améliorer la circulation dans la ville.

Echecs

Violence

Trois mille vols au cours du premier trimestre dans la cité phocéenne, soit une moyenne de 26 agressions par jour. Quarante-deux assassinats en deux ans et 800 vols à main armée en 2010. Les règlements de comptes se multiplient, dans les quartiers nord, mais aussi dans le centre-ville. La peur gagne du terrain, les actes d'auto-défense aussi.

Mixité

C'était l'image, fausse au demeurant, de la ville. En s'y promenant, plus personne ne peut y croire. Même le fameux Stade Vélodrome n'est qu'une collection de groupes ethniques et sociaux qui ne se mélangent pas.

Culture

La musique mise à part, elle est en berne après avoir connu une embellie dans les années 90. Peu ou pas de grandes expositions, le théâtre en régression, et un parc de salles de cinéma toujours déficient malgré l'arrivée promise d'un MK2 en haut de la Canebière.

Le port

A l'agonie, miné par les grèves à répétition, il a rétrogradé à la cinquième place, distancé par les grands ports du Nord (Amsterdam, Anvers, Rotterdam) et rattrapé par ceux du Sud (Barcelone et Gênes) dont l'activité explose. En jeu : plus de 40 000 emplois ! Alors que la mairie est associée à la gouvernance du port, Gaudin s'est montré absent

lors de chaque conflit. Pour le plus grand regret de Stephan Brousse, le patron des patrons dans les Bouches-du-Rhône.

Liaison Aix-Marseille

Ancien ministre, haut dignitaire de l'UMP, Jean-Claude Gaudin n'a pas réussi à convaincre l'Etat de mettre la rallonge financière nécessaire à la mise aux normes de la ligne SNCF reliant les deux villes. Le bassin d'emploi concerné est pourtant fondamental.

Etudiants

Où sont-ils ? Omniprésents à Aix mais effacés, dilués dans la grande misère phocéenne. La mairie veut les faire revenir. Sur la Canebière. Dans le Centre. Sacré pari, au vu de leur état actuel.

► dissidence ouverte après avoir été, des années durant, l'un de ses plus efficaces grognards dans les campagnes électorales. Ce qui l'intéresse vraiment, c'est la conquête du pouvoir... et comment le conserver ! »

En 2014, quand il achèvera son troisième mandat de maire, Jean-Claude Gaudin aura 74 ans. Avec gourmandise, il laisse planer le doute sur ses intentions : « Je ne m'interdis rien. » Mais Guy Teissier, et quelques autres, s'est fait une religion : il le voit partant pour un quatrième et ultime tour de piste, sauf pluie de comètes ou tremblement de terre à droite !

Et pourtant il plaît...

Président du groupe UMP au conseil municipal et dauphin adoubé - du moins certains le lui susurrèrent-ils à l'oreille -, l'avocat Yves Moraine croit connaître la raison de sa longévité et de son exceptionnelle popularité : « Non seulement Gaudin aime et incarne Marseille, mais il représente un point d'équilibre et de solidarité entre toutes ses composantes communautaires et sociales. » En tout cas, il rassure et procure son comptant de fierté apaisante à une ville qui, à

tort ou à raison, se sent de longue date mal aimée, méprisée, abandonnée par le pouvoir central. Les Marseillais, dit-on, adorent sa familiarité surjouée, ses saillies emportées et moqueuses contre l'arrogance des élites parisiennes. « Quand il allume Fillon sur le problème du déblaiement de la neige cet hiver, franchement, on se régale ! C'est vrai qu'il représente bien l'esprit un peu rebelle des Marseillais », constate ainsi Aomar Sadoudi, un militant associatif des quartiers nord. Qu'importe si, en réalité, entre le Sénat, ses rencontres avec les pontes de la droite et même Nicolas Sarkozy, il passe une partie de son existence dans la capitale. Gaudin plaît. Envers et contre tout.

« Pourtant, le bilan réel est médiocre, bien médiocre. » Ce n'est pas un adversaire du maire qui l'affirme, sans s'en réjouir. Philippe San Marco a même rejoint Gaudin en 2008, après avoir été secrétaire général de Gaston Defferre et espoir - brisé - de la gauche démocratique marseillaise. « J'ai fait le choix du front républicain, explique-t-il, contre les dérives clientélistes de Jean-Noël Guérini et ses amis dans la fédération socialiste. » Selon San Marco, actuel vice-président de la communauté urbaine, la cité

phocéenne est à la croisée des chemins : « Si un certain nombre de problèmes - circulation, relance de l'économie, sécurité et réhabilitation du centre, entre autres - ne trouvent pas progressivement une solution, on risque de stagner indéfiniment. Voire de régresser. » Malgré la volonté claironnée de la chambre de commerce et d'industrie de rejoindre

Les Marseillais, dit-on, adorent sa familiarité surjouée, ses saillies moqueuses contre les élites parisiennes.

le top 20 des métropoles européennes, la deuxième ville de France reste à la traîne, loin derrière ses rivales méditerranéennes, Barcelone ou Gênes, et de plus en plus distancée par Lyon. Marseille est plombé par des données structurelles effectivement défavorables, une pauvreté endémique et un isolement politico-administratif déjà ancien, mais aussi en raison de l'impuissance chronique de la classe politique locale à s'y attaquer durablement.

Lorsque Gaudin en a pris les rênes, en 1995, la ville souffrait depuis longtemps. « Ruinée par les socialistes », assure Jean-Louis Tourret, l'adjoint aux finances. Si c'est vrai, l'amélioration se fait attendre. La dette abyssale de 1,7 milliard d'euros est, certes, stabilisée, mais la moitié de la population ne paie pas l'impôt sur le revenu !

Le chômage a baissé, de 23 % à 13 %, selon la mairie, mais des dizaines de milliers d'emplois manquent encore cruellement à l'appel. « La faute à Defferre, assène le gaudiniste Yves Moraine. Il a chassé les étudiants, qu'il craignait, en dehors de la ville et a laissé les bourgeois qui ne votaient pas pour lui s'exiler à Aix-en-Provence ou à Cassis. Et aussi, par peur de perdre le pouvoir, il a refusé la communauté urbaine en 1969. Nous en payons encore le prix. »

Une ville pas ordinaire

Vieille histoire, arguments d'avant-hier, pas forcément inexacts, mais qui, vingt-cinq ans après le décès de l'ancien ministre de l'Intérieur de François Mitterrand,

agitent encore une élite qui n'en finit pas de regarder dans le rétroviseur. Et qui justifie son immobilisme en s'abritant derrière la fameuse « spécificité marseillaise », cette ville « si compliquée, pas comme les autres », incontournable refrain servi indifféremment par des élus de droite et de gauche.

« Non, Marseille n'est pas une ville française ordinaire, insiste Claude Bertrand, l'ami de Gaudin, son confident et mentor, redouté directeur de cabinet en qui certains voient le maire bis de la ville. Elle s'est toujours rêvée cité-État, autosuffisante, mais elle a raté le virage de la décolonisation, et les activités portuaires lui ont échappé, au profit de Fos. Il lui faut donc se réorienter, mais cela prend du temps. » Du temps... Jean-Claude Gaudin et son équipe en auraient-ils manqué ? Les changements restent modestes, au regard de seize années d'exercice continu du pouvoir.

La circulation dans la ville et l'agglomération ? Un cauchemar, plus que jamais, malgré la construction d'un tramway qui doublonne en grande partie avec le métro déjà existant, laissant de côté le nord et le sud de la ville. Verdict sévère de Guy Teissier : « Le tramway devait résoudre un problème de transport dramatique, mais ils ont voulu »

Chiffres

28 %

Plus d'un Marseillais sur quatre vit sous le seuil de pauvreté. Mais la ville compte aussi 6 247 foyers redevables de l'ISF. Ce qui, en la matière, la situe au troisième rang des métropoles de province. Revenu annuel net déclaré moyen par foyer fiscal à Marseille : 20 506 €.

+ 9,8 %

C'est l'augmentation du nombre de repas servis par les Restos du cœur en 2010-2011 dans le département des Bouches-du-Rhône, soit 340 430 bénéficiaires, dont la moitié à Marseille.

17 000

Ce serait, d'après ses promoteurs, le nombre d'emplois créés par l'édification du nouveau quartier d'affaires Euroméditerranée aménagé sur la face maritime de l'ancienne Joliette.

267 millions d'euros

Le coût prévu pour l'agrandissement et l'embellissement du Stade-Vélodrome. La ville mettra la main à la poche à hauteur d'une quarantaine de millions d'euros.

11 500

C'est le nombre d'employés municipaux : 60 % d'entre eux votent régulièrement pour le syndicat FO, dont le secrétaire général tutoie Jean-Claude Gaudin.

600 millions d'euros

C'est le montant des recettes espérées par Bernard Latarjet, qui pilotait la candidature victorieuse de Marseille au titre de capitale européenne de la culture 2013. Par comparaison, à Lille, en 2005, l'événement avait bénéficié d'un budget de 73 millions d'euros, attirant 9 millions de visiteurs.

15 000

Le nombre annuel de nouveaux dossiers de surendettement.

100

Le nombre de policiers municipaux que la ville a annoncé vouloir embaucher à l'automne, à l'issue d'un conseil municipal extraordinaire sur la sécurité. Elle en compte 230 actuellement, soit 1 pour 4 000 habitants, un des ratios les plus bas des grandes métropoles.



Depuis plus de vingt ans, les habitants du centre-ville attendent de voir leur secteur réhabilité.

► *s'en servir comme outil de réaménagement urbain. Une grosse erreur.* » Dont Gaudin se lave les mains puisqu'il était initialement hostile au projet de tram, avant de céder aux imprécations du « Petit », entendez Renaud Muselier, appuyé, une fois n'est pas coutume, par Claude Bertrand.

Médiocrité ensoleillée

Dans les quartiers nord, ville dans la ville étendue sur plusieurs arrondissements, chômage massif, pauvreté, discrimination, ghettoïsation ethnique et sociale, trafics en tout genre et violence croissante des gangs

L'attention portée par la mairie aux quartiers nord s'inscrit dans une politique générale de demi-mesures.

épuisent les meilleures volontés. « On ne peut pas dire que Gaudin ne s'en soit pas soucié, s'insurge, à raison, la députée UMP Valérie Boyer, adjointe chargée de la rénovation urbaine. Actuellement, je m'y occupe de 15 projets de rénovation, pour un budget de 1 milliard d'euros, et la ville de Marseille est surreprésentée dans l'effort financier. » L'attention portée à ces secteurs qui votent en majorité à gauche ne fait d'ailleurs pas l'unanimité dans la majorité de droite. Mais, pour de bons connaisseurs de la ville, elle a surtout l'inconvénient de s'inscrire dans une politique générale de saupoudrage et de demi-mesures.

« Ce n'est pas que rien n'a été entrepris, s'énerve Philippe San Marco, mais toutes les décisions sont marquées par le souci qu'elles soient le plus indolores possible, de ne pas trop déranger les vieilles habitudes et tous les petits intérêts qui paralysent cette ville. » Comme disait Nicolas Sarkozy, « l'énergie qu'on met à durer, on ne la met pas à faire ! ». Ce que San Marco dénonce comme une faiblesse constitue en réalité la cohérence, la clé même de l'action de Jean-Claude Gaudin : pour durer à Marseille, il ne faut pas heurter frontalement les réseaux et les lobbies qui structurent depuis si longtemps la charmante cité aux « 110 villages » vendue par l'office de tourisme. Les exemples sont multiples. Après trois mandats, la question de la légendaire et invraisemblable saleté de la ville n'a pas avancé d'un iota. « Mauvaises habitudes collectives de tous les Marseillais », avance-t-on dans l'entourage du maire. Pas

faux, mais l'irresponsabilité d'une petite camarilla syndicale, FO en l'occurrence, interdit depuis longtemps tout progrès réel dans ce domaine. Et Gaudin, une fois encore, s'est bien gardé de changer les règles de ce mauvais jeu, poursuivant dans le droit-fil de Defferre une collaboration quasi exclusive avec le syndicat.

Philippe San Marco a un autre dada, emblématique, dit-il, de l'absence d'une réelle stratégie de transformation : la piétonisation du Vieux-Port.

Prolongation d'Euroméditerranée, (l'énorme chantier de rénovation de la façade maritime, lire p. VIII-IX), ce

Vieux-Port new-look a pour ambition de rassembler dans une vaste place (la plus grande d'Europe, paraît-il) le puzzle humain *made in Marseille*, de plus en plus morcelé en communautés étrangères et parfois hostiles les unes aux autres. « Pour que cela eût un sens, regrette l'ancien collaborateur de Defferre, il aurait fallu traiter tout le reste du centre-ville, complètement à l'abandon, et surtout ne pas prévoir un tas d'autorisations de trafic dérogatoires qui, au bout du compte, vont tuer ce projet. C'est révélateur d'une politique de « coups » qui privilégie l'image sur le contenu. On ne sauvera pas Marseille ainsi. »

Le sombre prophète ne se fait guère d'illusions sur la portée de ses avertissements. Les Marseillais grognent, se plaignent, mais semblent majoritairement résignés à une certaine médiocrité ensoleillée. Celle de leur classe politique notamment, dont le conseil municipal est l'expression. « Un tiers de commerçants, un tiers de fonctionnaires et un tiers de protégés du maître », résume durement l'un d'entre eux. « Marseille marche bien là où l'Etat est fort », assure San Marco. Ce Marseillais éclairé ne demande pas, comme certains, la mise sous tutelle de la ville, mais appelle une révolution urgente des esprits et des compétences. Voilà un tout autre programme. Il ne manque qu'un candidat pour l'incarner. ■

Si Paris n'existait pas...

Si Paris n'existait pas, les Marseillais seraient orphelins. Ils perdraient leur sujet préféré de défoulement collectif, et leurs élus, un formidable moyen de justifier les retards que la ville a accumulés. Quand son tour est arrivé, Jean-Claude Gaudin a donc aussi entonné le couplet stigmatisant les méfaits du centralisme et le mépris de la capitale pour la cité phocéenne. Mais l'exercice se complique quand on figure tout en haut de l'organigramme de la majorité présidentielle, après avoir exercé les fonctions de ministre de la Ville dans le gouvernement d'Alain

Juppé entre 1995 et 1997. « Je n'ai peut-être pas réussi à convaincre mes amis de l'importance de Marseille dans le paysage national », concède-t-il à regret. Et si l'Etat et l'Union européenne ont ainsi investi des centaines de millions dans l'opération Euroméditerranée, on le doit au socialiste Robert Vigouroux, son prédécesseur. Autre signe de son peu de poids au plus haut niveau : le déficit chronique en policiers dans une ville où la criminalité et la délinquance ordinaire ont explosé. Gaudin se vante d'avoir par deux fois refusé un autre

ministère, mais rien ne laisse penser que la ville en aurait profité substantiellement. « Honnêtement, son influence nationale a beaucoup diminué depuis quelques années », reconnaît son amie socialiste Sylvie Andrieux. Patrick Mennucci est plus sévère : « Il n'a pas une véritable dimension nationale, même s'il connaît tout le monde. Chirac comme Sarkozy ne l'ont jamais vraiment considéré comme un homme d'Etat. » Jean-Claude Gaudin n'aime guère ce jugement, mais il sait en tirer profit. « Je me suis consacré en priorité à ma ville. Moi, je n'ai jamais déserté. » ■



Jean-Claude Gaudin en campagne pour les municipales, le 20 février 2008.

Une ville à deux vitesses

D'un côté, un vieux centre qui peine à retrouver le chemin de la prospérité. De l'autre, un quartier d'affaires qui affiche l'ambition de devenir, en 2013, le cœur d'une ville transformée en « grande métropole méditerranéenne ».



Le centre-ville, un quartier où la mixité a presque disparu et qui concentre « tous les problèmes : pauvreté, précarité, délinquance ».



Il y a un apartheid non écrit à Marseille. Il choque à peu près tout le monde, mais rares sont les élus qui aiment en parler. Jean-Claude Gaudin pas plus que les autres : la cité phocéenne n'a pas un mais deux centres-villes, presque aussi antagonistes que le sont entre eux les supporters de l'OM et ceux du PSG.

Dessinant un triangle entre le Vieux-Port, la préfecture et le Pharo, le premier compte l'une des plus fortes concentrations en boutiques, cafés, restaurants et lieux de nuit de la ville. Sa nature même y draine des Marseillais de toutes origines. Le second s'étire sur les deux tiers de la Canebière, les Champs-Élysées phocéens, et plusieurs quartiers limitrophes, Belsunce, Noailles, la Porte-d'Aix. C'est le cœur historique, celui des bourgeois, des belles brasseries et des hôtels de luxe qui l'ont déserté depuis belle lurette. Aujourd'hui, la fripe, les kebabs et les commerces halal y gagnent sans cesse du terrain, et, à partir d'une certaine heure,

on y croise presque majoritairement des Marseillais nés ou originaires de l'autre côté de la Méditerranée. Le phénomène n'est certes pas nouveau, et, comme l'indique avec beaucoup de prudence dans l'expression le site Marseille Forum, dès les années 70, Belsunce, par exemple, était devenu « un axe central à usage de l'immigration ». Dès cette époque aussi, le Front national faisait ses choux gras de ce qui n'était encore qu'une ghettoïsation toute relative, érigeant la Canebière en ultime rempart contre la « barbaresque »...

Echec patent

Conscient de cette situation, le socialiste Robert Vigouroux, élu maire en 1989, mettra la requalification du centre au cœur de ses 50 projets pour Marseille. Il s'agissait tout à la fois de réhabiliter un habitat dégradé, indigne, dangereux pour ses habitants et propice aux marchands de sommeil, et d'y ramener un peu de mixité. Noailles a fait aussi l'objet d'un PRI (péri-mètre de restauration immobilière) avec une ambition similaire.

Or, seize ans après l'arrivée de Jean-Claude Gaudin à la mairie, l'échec est patent : non seulement la mixité tant souhaitée n'est pas au rendez-vous, mais elle a déserté aussi une grande partie de la Canebière et le quartier de Noailles. « Ce secteur est un concentré de tous les problèmes de Marseille : pauvreté, précarité, délinquance. On y trouve les mêmes caractéristiques qu'en Seine-Saint-Denis. Sauf qu'il s'agit là-bas d'une banlieue, et ici du centre d'une métropole de 1 million d'habitants... » constate Monique Cordier, la présidente des 262 comités d'intérêt de quartier (CIQ), une institution marseillaise vieille de plus de cent ans. « Difficile de nier l'échec, même si tout n'est pas raté », reconnaît le sénateur UMP Bruno Gilles, le maire du troisième secteur. « Un épouvantable naufrage », se lamente le socialiste Michel Pezet, chargé de la culture au conseil régional, pendant que son ancien camarade Philippe San Marco en analyse les raisons. « Avec les PRI, il y avait une



Le chantier « Euroméd », avec ses docks réhabilités, sa tour CMA-CGM, son boulevard du littoral à venir... Montant de la facture : plus de 7 milliards d'euros au total.

procédure dérogatoire au droit commun qui permettait d'expulser tous ceux qui ne voulaient pas mettre le bâti aux normes. On n'a pas su l'utiliser, parce que, fondamentalement, il n'y a jamais eu de ligne directrice, si ce n'est celle de la logique financière, dans toutes ces opérations de rénovation. » Celle de la célèbre rue Thubaneau fait ainsi rire, ou plutôt pleurer, ceux qui ont cru à la renaissance de cette voie étroite, longtemps fief de prostituées en fin de carrière. Dans le cadre du PRI de Belsunce, l'endroit a été rebaptisé « rue des Arts » avec l'objectif affiché d'y atti-

A trois stations de tram de Belsunce, Euroméditerranée est le Marseille que tout le monde veut présenter.

ner galeristes et clientèle mélangée. Mais, faute d'une réhabilitation cohérente et durable, les premiers partent les uns après les autres, laissant la place aux commerces chinois. Quant aux éventuels amateurs, ils reculent devant l'amoncellement de poubelles et l'ambiance pas vraiment « arty » des lieux.

L'impact visible de ce fiasco se révèle d'autant plus désolant qu'à trois stations de tram de là une autre ville est en train de naître. Euroméditerranée est le Marseille que tout le monde veut présenter. « Robert Vigouroux l'avait peut-être rêvé, mais c'est Gaudin qui l'a réalisé », dit ainsi fièrement Claude Bertrand, son directeur de

cabinet. « Euroméd » et ses docks admirablement réhabilités, sa tour CMA-CGM magnifiquement dessinée par l'Irakienne Zaha Hadid en attendant celles de Jean Nouvel et d'Yves Lion, son futur Mucem (musée des Civilisations et de la Méditerranée), confié à Rudy Ricciotti, son boulevard du littoral à venir, son million de mètres carrés de bureaux et ses 20 000 logements neufs, quand l'opération s'achèvera en 2013. Sans parler de l'extension, votée en 2007, et qui concerne un nouveau périmètre de 169 ha jusqu'en 2020. Montant des investissements : 3,1 milliards d'euros pour la première phase, 4 milliards pour la seconde. Le gigantesque chantier a mis de temps avant de sortir de terre, mais le bébé se présente plutôt sous de bons auspices désormais. Un nou-

veau quartier d'affaires ? Bien plus, à en croire les brochures : « Le cœur d'une grande métropole méditerranéenne. » Et c'est là que le bât blesse, car que devient alors le vieux centre paupérisé, si difficile à remettre sur les rails de la prospérité et des règles républicaines ? Oublié, passé par pertes et profits ? Absurde, s'insurge Claude Bertrand, mais la reconquête du centre ne peut être que progressive. La piétonisation du Vieux-Port y participera beaucoup. » Comme, espère-t-on à la mairie, l'installation d'un complexe de cinéma MK2 en haut de la Canebière, dossier géré en bonne entente avec le maire du secteur, qui n'est autre que le socialiste Patrick Mennucci. Inquiétudes



infondées, alors ? « Même si ce n'est en aucun cas l'objectif, Euroméd peut donner l'impression d'une ville bis, se prolongeant naturellement sur toute la façade maritime et les quartiers sud », admet Guy Tessier, le président du consortium. « Le risque d'une ville à deux vitesses n'est pas qu'imaginaire », souligne aussi le socialiste Eugène Caselli, le président de la communauté urbaine Marseille Provence Métropole (MPM). La fracture existe. Et l'abandon du centre historique ne ferait que l'aggraver, estime Philippe San Marco : « C'est un enjeu pour tout le monde. Si le cœur de Marseille ne redevient pas un lieu commun pour tous les Marseillais, alors on peut redouter l'avenir... » ■

Avec l'aide de la mairie et du conseil général, une association tente de transformer le quotidien dans cette cité où même le métro ne s'aventure pas.

La Maurelette

Les quartiers nord à l'isolement

La Maurelette a mal au cœur. Pas à cause de la grande bleue qu'on peut apercevoir briller au loin, comme souvent dans les quartiers nord de Marseille. Ni par la faute de l'OM, dont les résultats mitigés ont fait autant de déçus qu'ailleurs dans cette ancienne cité pilote, construite au début des années 60. La Maurelette a le palpitant douloureux parce qu'un nombre croissant de ses enfants se mettent dans le « charbon » (le trafic de

stupéfiants), portent le gun et tournent de plus en plus mal. Dans le mauvais sens, qui conduit à la BMW avant le cimetière ou les Baumettes, le sinistre centre pénitentiaire de Marseille. « Une bonne partie de mes amis de collège ont atterri dans l'un ou l'autre », témoigne Kémi, 21 ans. Et, pour lui, cette réalité dramatique efface tout le reste. A qui s'en prendre ? Aux autres ? Aux politiques ? A la mairie ? A Gaudin ? Aux bourgeois des quartiers sud, qui ont, eux, non seulement une vue, mais aussi un accès

Ci-dessous : les membres de l'association Infos à gogo accueillent les jeunes du quartier dans un ancien garage retapé. Leur credo : tu files droit ou tu vas voir ailleurs.



direct à la mer ? Meurt-on à la Maurelette pour cause d'indifférence ou d'abandon municipal ? « Mais non, nous ne sommes pas à l'abandon, je ne ressens pas ça, je suis bien, moi, ici, on a tout ce qu'il faut, ou presque. » Voilà comment, en quelques mots, Sami, 21 ans, élève de terminale au lycée La Floride, déjoue les clichés attendus dès que l'on parle des quartiers nord. Avec Kémi, Ichem, étudiant salarié dans une société

hésité à conduire ses protégés à un meeting du candidat Jean-Noël Guérini, lors des municipales de 2008. Car les jeunes parlent de l'échec scolaire, de l'échec social dans les quartiers et de responsabilités collectives. Le président d'Infos à gogo, lui, voit plus volontiers les bons côtés du maire de Marseille, la fibre sociale que ce dernier aime revendiquer, sa tolérance supposée, que traduirait, par exemple, la promotion dans son équipe d'une femme issue des quartiers, Nora Preziosi, adjointe déléguée à la famille. Dans le tout proche noyau villageois de Saint-Joseph, dévoré par l'urbanisation galopante des années 60, les choses avancent, estime Kamel : « La

La Maurelette, victime d'indifférence ou d'abandon ? « Mais non ! Je suis bien, moi, ici », assure Sami, 21 ans.

mairie a investi dans un centre social, elle refait les trottoirs, rénove la voirie. Nous avons aussi un centre sportif départemental, financé par le conseil général. Et, depuis un an, une gare du TER à proximité. » Mais toujours pas de métro à distance raisonnable. Et encore moins le tram, qui, pour l'heure, évite soigneusement le nord de Marseille. Quant à la présence d'une bibliothèque, autant rêver. Discrimination ? « Oui, dit Kémi, mais le plus grave, ce n'est pas ça. Le plus grave, c'est la réputation faite à nos quartiers, qui plombe nos CV. Pour combien de temps encore ? » ■

Ici, « les choses avancent. La mairie refait les trottoirs, rénove la voirie », assure Kamel, le président d'Infos à gogo.

Les mauvaises affaires de la gauche

Avec la chute annoncée des frères Guérini, la perspective d'un retour des socialistes aux affaires semble de nouveau s'éloigner.

Le risque sismique existe à Marseille. Dans le sous-sol, un peu. En politique, beaucoup. Surtout à gauche. Seize ans déjà qu'elle est écartée de la gestion directe de la ville. Repliée, solidement, sur le département et la région. L'année 2008 faillit bien lui sourire et 2014 se présentait sous les meilleurs auspices. Mais, avec la chute annoncée de la maison Guérini, le retour à l'hôtel de ville semble à nouveau s'éloigner. Avec Alexandre en prison, une instruction judiciaire et une enquête interne du bureau national du PS qui le menacent, Jean-Noël, le frère et président du conseil général, aura bien du mal à tenir une deuxième fois son rôle d'opposant légitime face à une quatrième candidature de Jean-Claude Gaudin. En tout cas, plus grand monde ne le souhaite dans les rangs de la gauche socialiste marseillaise. Et certainement pas Patrick Mennucci, vice-président du groupe socialiste au conseil municipal. Quand on le rencontre au mois de mai, l'ascenseur de sa mairie du premier secteur est en panne, malgré sa corpulence, l'ancien porte-parole de Ségolène Royal montre du souffle pour avaler les escaliers. Situé tout en haut de la Canebière, face à l'église des Réformés, le bâtiment sera bientôt détruit pour laisser place à un complexe de cinéma MK2, signe annonciateur, espère-t-il d'une renaissance de ce qui fut autrefois l'artère de prestige de la cité phocéenne. Mennucci affirme avoir négocié directement avec Marin Karmitz, le patron des MK2, l'installation de 12 salles de projection pour un total de 1 300 places. De Jean-Claude Gaudin, il dit



Pour Eugène Caselli (en haut), président de la communauté urbaine, et Patrick Mennucci (en bas), vice-président du groupe PS au conseil municipal, la route vers la candidature à l'hôtel de ville se dégage.



apprécier les qualités humaines mais ne pas aimer l'élu. « Son bilan pour Marseille est résolument mauvais. Il ne connaît plus cette ville, ne s'est pas intéressé aux problèmes de sécurité, n'a absolument pas réglé celui de la circulation, déterminant, et n'a pas su relancer l'économie locale. » Le panel de critiques ressemble à une annonce de précandidature, mais Mennucci, réputé pour

son « parler vrai », retrouve instantanément les charmes de la langue de bois dès qu'on en évoque l'éventualité. « On verra, il est bien trop tôt pour en parler. Pour l'instant, je m'occupe des problèmes quotidiens des Marseillais. » L'homme, il est vrai, n'ignore rien des arcanes tortueux, des pactes secrets, des trahisons et des mauvais coups de dernière minute qui ont toujours rythmé la vie de la fédération socialiste des Bouches-du-Rhône, une des plus puissantes du parti. Mennucci a bien quelques certitudes sur les conditions d'une victoire et, notamment, une alliance quasi obligée avec la candidate possible d'Europe Ecologie, l'ex-magistrate de l'affaire Elf, Laurence Vichnievsky. Mais la route est loin d'être dégagee pour lui. Jean-Noël Guérini a mis un genou à terre, mais, réélu

Marseille Provence Métropole, un panier de crabes

Gaston Defferre ne voulait pas en entendre parler. Et il aura fallu attendre le 7 juillet 2000 pour que la cité phocéenne se dote enfin d'une communauté urbaine regroupant 17 communes et assumant près de 70 % des fonctions autrefois dévolues à la municipalité. Fin de l'exception marseillaise ? Que nenni ! Nommée Marseille Provence Métropole (MPM), la nouvelle entité tient de l'ovni administratif et de l'absurdité politique. Si la ville reste dirigée par une majorité de droite, c'est le socialiste Eugène Caselli qui préside la communauté depuis 2008, une « pagnolade » que Renaud Muselier, éternel prétendant au titre, a mis du temps à digérer. Candidat « naturel » à la succession de Jean-Claude Gaudin (premier président de MPM de 2000 à 2008), « Museau » aurait dû l'emporter, si certains élus de son camp ne lui avaient préféré le candidat de gauche. « Je ne vais pas pleurer toute ma vie, explique-t-il aujourd'hui, et j'ai probablement ma part de responsabilité dans cette situation. Mais la trahison dont j'ai été victime nous a menés tout droit dans une impasse, car, aujourd'hui, tout est bloqué. » Après quelques mois d'observation, Eugène Caselli et Jean-Claude Gaudin semblent, eux, s'être accommodés de cette « gouvernance partagée ». « Nous sommes dans le



Philippe San Marco (à g.), vice-président de la communauté urbaine, et Renaud Muselier, éternel prétendant au titre.



dialogue permanent », assure le premier. Mais cette entente déplaît. A Renaud Muselier, mais aussi à Jean-Noël Guérini, le président socialiste du conseil général, affaibli par

le constat : l'avenir de la ville se jouera bien au-delà des limites actuelles de MPM. Car, alors que tout le département profite de la centralité marseillaise, les communes les plus riches

des décisions solidaires en matière de transport, de développement économique ou d'activités culturelles. L'idée d'une métropole élargie fait donc son chemin. « Pour y parvenir, nous devons faire preuve d'un peu de modestie, estime le socialiste Patrick Mennucci. Soyons réalistes : nous en voulons aux Aixois ou aux Istréens de ne pas nous aider, mais, en même temps, on a une théorie : les autres, on les em... Ça ne peut pas marcher ainsi ! » Philippe San Marco, vice-président de MPM, fixe un impératif au futur ensemble : « Son président devra être élu au suffrage universel. C'est le seul moyen d'éviter les combines qui pénalisent cette région depuis si longtemps. » Chiche ? ■

Fin de l'exception marseillaise ? Que nenni ! La nouvelle entité tient de l'ovni administratif et de l'absurdité politique.

les déboires judiciaires de son frère et soucieux de ne pas se laisser marginaliser. Quoi qu'il en soit, le montage actuel ne pourra pas tenir éternellement. Muselier ne jure que par la création d'un Grand Marseille, dont il rêve de prendre la tête. Gaudin et Caselli sont d'accord sur

ont jusqu'à présent refusé d'intégrer la communauté urbaine. C'est le cas d'Aix-en-Provence, qui a créé sa propre communauté d'agglomération, ou encore d'Aubagne et de Martigues. L'ensemble forme pourtant une agglomération cohérente, nécessitant

confortablement à la présidence du conseil général en mars dernier, le malade n'a pas encore dit son dernier mot. Entendra-t-il raison si la Rue de Solferino lui intime l'ordre de s'effacer ? D'autres caciques de la fédération pourraient alors s'estimer aptes à incarner l'alternative. Et ce serait la

fin des arrangements clientélistes. Ancien allié de Guérini, avec lequel il a récemment et bruyamment rompu, le discret Eugène Caselli ne dit ni oui ni non quand on lui pose la question. L'inattendu président de la communauté urbaine, élu en 2008 face à Renaud Muselier grâce aux voix de

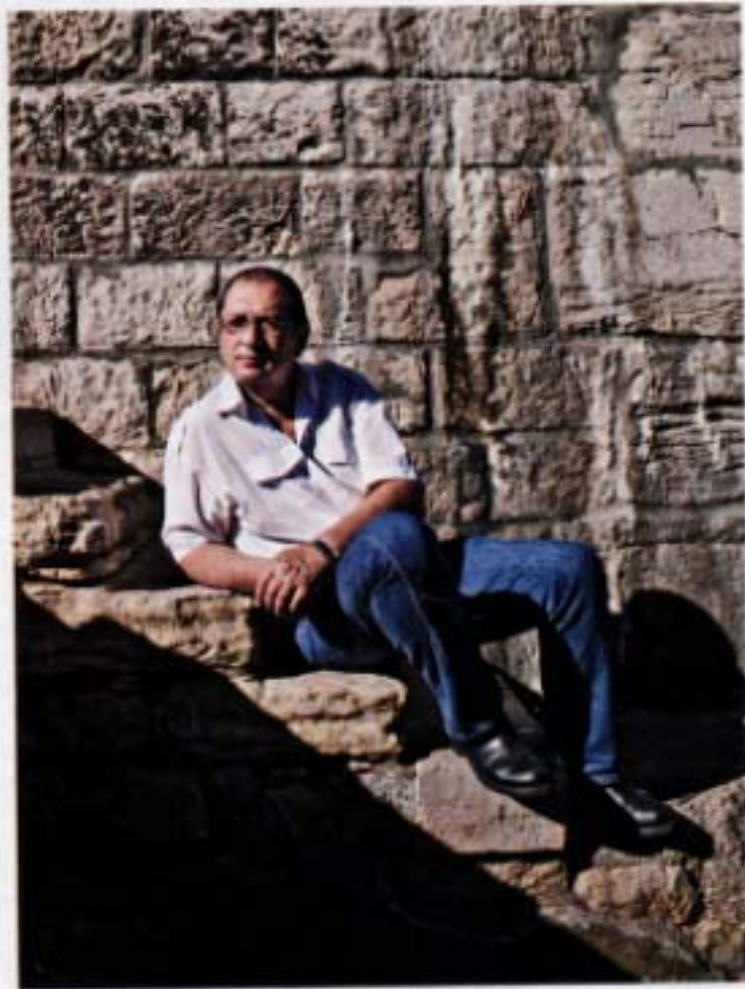
quelques élus de droite, se construit doucement une légitimité dans une gérance partagée et courtoise avec Jean-Claude Gaudin. Lequel regarde avec délice cette énième version de l'embrouille socialiste, en se disant qu'il pourrait bien être le chapon victorieux d'une telle bouillabaisse. ■

Philippe Carrese crie son désamour

Le prochain roman de Philippe Carrese aura pour cadre la Lombardie. Enclave, le précédent, candidat au prix Médicis en 2009, se situait à la fin de la Seconde Guerre mondiale dans les monts du Tatra, en Slovaquie. Loin de Marseille et des ruelles de son enfance au Panier, le quartier historique de l'immigration italienne, celui de son père napolitain. Après plus d'une dizaine de polars drolatiques et bouffons qui se déroulent le plus souvent dans sa ville natale, l'auteur des impérissables *Trois jours d'engatse* et du *Bal des cogoles* ne veut plus écrire sur Marseille. Fini la comédie ! Carrese n'attend plus rien de Marseille. Ni de Gaudin ni de la gauche, mais, surtout, il ne croit plus vraiment dans les capacités de l'antique cité phocéenne à se réinventer. « Et Dieu sait que je l'ai aimée, cette ville, mais je ne la comprends plus et je n'ai plus envie de la comprendre. » La movida marseillaise a vécu. Elle n'a jamais existé, dit-il, autrement que sous la plume de quelques visiteurs de passage venus l'inventer lors d'un week-end au soleil. « Ceux qui tentent de créer ici savent que l'offre culturelle a été ruinée. Par manque de rigueur, d'ambition, et trop de médiocrité maquillée en folklore facile. »

L'envers du décor

En 2006, il avait déjà confié au journal *Marseille Mag*, aujourd'hui disparu, la chronique désenchantée de ses multiples déceptions, un brûlot inattendu, titré « J'ai plus envie », contre l'incivisme, le communautarisme galopant, la violence, la bêtise des bandes et des petits caïds



Le romancier, qui a grandi au Panier, n'attend plus rien de Marseille : « Cette ville, je ne la comprends plus, et je n'ai plus envie de la comprendre. »

comme celle des décideurs médiocres, convaincus que le tout-béton peut effacer et soigner les maux contemporains. Le mal est ancien. Carrese se souvient d'en avoir perçu la gravité dès 1996, quand un adolescent de 15 ans, Nicolas Bourgat, avait trouvé la mort sous les coups de couteau d'un gamin des quartiers nord, Khtab. Carrese n'a jamais oublié. La dignité du Dr Michel Bourgat, le père du défunt, vent debout contre les tentatives de récupération du Front national lors des obsèques. Il n'a pas oublié non plus ses engueulades de l'époque avec feu « l'ami Jean-Claude Izzo », le journaliste

communiste de la Marseillaise, auteur de la trilogie policière à succès *Total Khéops*. Izzo, rival du Panier comme lui, mais convaincu que le meurtre du jeune Bourgat relevait du banal fait divers. En 2011, le fait divers apparaît désormais comme une banale réalité de la société marseillaise, et Carrese ne supporte plus la haine qu'il sent monter de toute part. Dans un hôtel du centre-ville, bordé par le quasi-ghetto qu'est devenu le quartier Belsunce, le bon vivant n'a pas retrouvé le sourire. « Non, ça ne s'arrange pas. Marseille était populaire, elle est devenue pauvre. On la croyait, on l'espérait mélangée, mais ses diverses communautés sont au bord de l'affrontement. Le climat s'est durci, terriblement. » Lui qui participe à l'écriture de « Plus belle la vie », le feuilleton à succès de France 3 tourné dans les studios de la Friche de la Belle de Mai, connaît l'envers du décor. Et ce n'est pas réjouissant. « La vie ? A Marseille, pour une partie de la population, il faut parler de survie maintenant ! » La prétendue solidarité des pauvres ?

« Une galéjade, tranche-t-il. Le règne du chacun pour soi plutôt, chacun dans sa communauté, son groupe, sa famille, son clan. Les gens ont retrouvé des réflexes d'animaux. » Il dit vouloir quitter la ménagerie, cite Gènes en contre-exemple miraculeux. « C'est toujours une ville populaire, mais les gens s'y respectent et arrivent à se parler. » En 2014, lorsqu'il faudra élire un nouveau maire, peut-être aura-t-il déjà largué les amarres. « Pour s'en sortir, Marseille aurait besoin d'une personnalité indépendante, quelqu'un de neuf, détaché des vieux partis qui se partagent la ville depuis si longtemps... » Une chimère, en somme. ■